

Irak : De la primauté militaire aux tactiques insurrectionnelles

Si, depuis sa préparation, la guerre en Irak a fait l'objet de commentaires et d'analyses toujours plus nombreux, peu en France se sont intéressés au déroulement même du conflit et aux facteurs ayant contribué à aboutir à un tel résultat : une réussite militaire dont le surgissement fut pour le moins inattendu, alors que une bataille majeure était censée être déclenchée par l'arrivée des troupes coalisées à Bagdad après trois semaines d'opération. Des risques d'emploi d'armes de destruction massive au désastre écologique ou à la guérilla urbaine évoqués durant la phase de préparation de l'intervention, aucun ne s'est finalement matérialisé, tout au moins durant l'invasion de l'Irak. Par les formes qu'a pris son prolongement, la guerre en Irak a évolué en suivant une tendance forte de l'histoire contemporaine des conflits armés : la prépondérance armée suscite son propre contournement. Il convient ainsi de faire le point sur le déroulement des opérations militaires conduites lors de la phase de « haute intensité » de la guerre en Irak (19 mars-9 avril 2003), en nous focalisant plus particulièrement sur une hypothèse originale développée aux Etats-Unis, afin d'étudier par la suite le lien de causalité entre réussite militaire et adaptation des pratiques adverses.

Triomphe technologique ou art opérationnel ? – Le taux extrêmement bas de pertes américaines subies durant la phase de « haute intensité » des combats, et la rapidité de l'effondrement de l'armée et du pouvoir politique irakiens poussent à s'interroger sur les raisons d'une telle réussite militaire. Bien que fréquemment présentée comme jouant un rôle décisif dans le résultat des derniers succès militaires américains, la supériorité technologique ne constitue pas, loin s'en faut, la principale variable explicative de ces résultats. S'il existait effectivement une supériorité technologique américaine, le bilan de la première étude approfondie de la guerre d'Irak menée par des chercheurs de l'US Army War College ne permet pas de confirmer la thèse d'un impact décisif du facteur technologique dans les résultats de la guerre (1). Le directeur de l'équipe de recherche, Stephen Biddle, avait auparavant mené une étude sur les leçons de la guerre contre Al-Qaida et les Taleban en Afghanistan à la suite du 11 septembre 2001 (2). Au terme de cette étude, il apparaissait que l'impact de la technologie militaire sur le cours de la guerre avait été décroissant, du fait des adaptations des adversaires à la létalité du champ de bataille, cette dernière résultant du processus de « transformation » de l'appareil militaire américain. Ainsi, tandis que dans les premières semaines de guerre en Afghanistan, les combattants des unités Taleban et d'Al-Qaida ont souffert massivement des bombardements de la coalition, le recours généralisé aux tactiques de dispersion, de dissimulation et de couverture a imposé à leurs adversaires de modifier leurs propres tactiques qui, jusqu'alors fondées sur des frappes aériennes à distance

de sécurité, durent reposer sur une plus grande prise de risque, comportant notamment des engagements au corps à corps (3).

La réussite américaine en Irak, attribuée à la technologie militaire et à la vitesse d'exécution de la manœuvre offensive, semble, là aussi, être principalement le fait de faiblesses tactiques irakiennes. Le comportement des unités irakiennes, tenant fermement leurs positions défensives, ou attaquant fréquemment les convois et les colonnes de blindés pénétrant dans Bagdad, n'a pas été celui d'unités « *dont la volonté de combattre aurait été affaiblie par des frappes à distance ou par la vitesse avec laquelle [les unités américaines ont] atteint Bagdad ; [la] manœuvre n'a pas, non plus, rendu leur déploiement inadéquat au point de ne pouvoir attaquer [les unités américaines]. Beaucoup d'Irakiens ont été tués par des attaques aériennes, ou contraints de fuir par peur de celles-ci, mais beaucoup d'autres ne l'ont pas été. Des milliers de combattants irakiens ont survécu à l'engagement à distance, étaient déployés sur des objectifs clés de la Coalition (particulièrement Bagdad et les autres villes majeures), et ont essayé de résister – parfois fanatiquement – lorsqu'ils étaient attaqués par les forces terrestres de la Coalition* »(4). Plutôt que de privilégier le rôle du facteur technique, Stephen Biddle insiste donc sur l'impact décisif qu'a le rapport entre les compétences tactiques des deux adversaires. Les combattants irakiens n'ont pas su, du fait de leurs carences en termes d'entraînement et des erreurs de commandement, mettre en œuvre les tactiques qui auraient pu leur permettre d'opposer une résistance plus efficace face aux troupes coalisées.

D'autres facteurs semblent également devoir être considérés afin de rendre compte des raisons pour lesquelles la phase de haute intensité des combats aura abouti à un tel résultat. Ainsi, l'historien Williamson Murray et le général Robert Scales attribuent une part de l'impréparation des unités irakiennes – et par là même une part des résultats des combats – à plusieurs facteurs. Selon ces auteurs, l'armée irakienne ne s'attendait pas à ce que qu'une offensive soit déclenchée si peu de temps après l'expiration de l'ultimatum, le 19 avril 2003. Au vu des interventions américaines ou coalisées précédentes (guerre du Golfe, Kosovo, Afghanistan...), il paraissait en effet probable que l'offensive terrestre serait précédée de plusieurs jours – voire semaines – de frappes aériennes, à plus forte raison puisque les Etats-Unis se voyaient privés de la possibilité d'ouvrir un front nord après le refus de la Turquie de leur accorder le passage (5).

Au final, il apparaît donc, selon le panel d'experts de l'US Army War College, que les résultats des opérations majeures menées en Irak en 2003 sont principalement le fait d'un très fort déséquilibre en termes de compétence tactique, dont les effets ont été considérablement accrus par la possession unilatérale de technologies militaires offrant à la fois une protection inégalée et des capacités de détection et de frappe précise à longue portée. Ceci étant dit, si l'incapacité initiale des troupes irakiennes à se protéger face à la puissance conventionnelle de la coalition a permis à celle-ci de remporter des victoires militaires avec un taux de pertes très bas au regard des précédents historiques, le renversement du pouvoir n'a pas mis un terme au conflit existant. Bien au contraire, celui-ci semble d'être élargi à un nombre d'acteurs plus important et a évolué en lutte insurrectionnelle reposant sur la mise en œuvre de tactiques de guérilla et de terrorisme.

Adaptation tactique et changement d'intensité – Ce qui apparaît à travers la mutation des formes de lutte qui caractérise l'actuel conflit en Irak est la pertinence une nouvelle fois affirmée du concept clausewitzien de la guerre comme domaine de l'interaction. Exposée initialement par Carl von Clausewitz, cette idée fondamentale a été reprise par des stratégestes tels que le général André Beaufre, ou Edward N. Luttwak, au point de devenir la source de la logique paradoxale de la stratégie identifiée par ce dernier (6). Puisque « [la guerre] est

toujours la collision de deux forces vives » (7), le même moyen de coercition ne saurait réussir éternellement face à un adversaire disposant d'une formation et d'une motivation suffisantes. Il en est de même face à la supériorité américaine en termes de puissance de feu, de mobilité et de protection : ainsi que la recherche sur la guerre en Afghanistan précédemment évoquée en témoigne, les cibles du bombardement de précision ont souvent la capacité de trouver une parade à la puissance de feu, sous la forme de tactiques de dispersion et de dissimulation. En Afghanistan, l'évolution a été sensible vers la fin de la guerre, de la part des combattants d'Al-Qaida plutôt que des Taleban. Ce changement a imposé de plus grandes prises de risque aux forces coalisées des Etats-Unis, de la Grande Bretagne et de l'Alliance du Nord, ce qui a nettement transparu dans les opérations Anaconda ou des combats à Tora-Bora, lors desquelles le taux de pertes des coalisés était nettement plus élevé (8).

Si l'entraînement des troupes irakiennes semble avoir souffert de trop nombreuses défaillances pour que cette adaptation tactique put se produire durant les trois semaines des opérations de grande envergure, l'évolution est malgré tout survenue après la victoire militaire et l'effondrement du pouvoir, le 9 avril 2003. Par le recours au terrorisme et le passage aux tactiques de guérilla, dont la perspective effrayait les planificateurs militaires et les experts américains, les multiples groupes de résistants irakiens et les combattants d'Al-Qaida les soutenant démontrent que la volonté de combattre ne disparaît pas nécessairement avec la « victoire militaire ». Tandis que les troupes de Saddam Hussein avaient été incapables de recourir à des pratiques défensives efficaces face aux moyens militaires coalisés, la seule possibilité, pour d'autres acteurs, de poursuivre la lutte armée en conservant une espérance de victoire constitue le recours à la stratégie indirecte d'approche directe (9) : terrorisme et guérilla. Ainsi que le souligne Richard Betts, ces deux pratiques ont d'importantes similitudes dès lors que l'on analyse leurs fondements tactico-opérationnels : immersion dans une population, concentration des forces provisoires sur des faiblesses constatées de l'adversaire, retrait rapide après la frappe... (10) Exploitant les vulnérabilités politiques et tactiques du dispositif américain d'occupation de l'Irak, et évitant certains de ses points forts (supériorité technologique principalement), ce changement de tactiques permet d'inscrire le conflit dans une guerre d'attrition coûteuse et destinée à miner la légitimité de l'occupation américaine et du gouvernement en place.

Le choix d'Al-Qaida et de la résistance irakienne pour une telle stratégie tend à confirmer le fossé préexistant entre la capacité d'emporter une guerre classique, et de convertir ces succès militaires en victoire politique. Par l'exercice de leur supériorité conventionnelle, les Etats-Unis découragent leurs adversaires de tenter de leur résister par des moyens classiques ; en ce sens, l'opération *Iraqi Freedom* risque de convaincre les futurs opposants à l'hégémon de refuser le combat frontal, par lequel ils ne sauraient atteindre une décision par les armes. A l'inverse, ces mêmes opposants privilégieront plus régulièrement des stratégies indirectes, visant à atteindre une décision sur le long terme. En cela, plutôt qu'une obsolescence des guerres majeures (11), il se peut que nous assistions à une perte de pertinence du concept de *décision sur le champ de bataille* (12). Face à la saturation du théâtre d'opérations rendue possible par la généralisation des munitions de précision, rares seront les adversaires acceptant de laisser les Etats-Unis tirer profit de leur supériorité en termes de technologie et de compétence tactico-opérationnelle, et tenter d'obtenir la victoire par une série d'engagements décisifs. Tout ces facteurs conduisent à penser que les acteurs disposant des ressources financières, politiques et techniques nécessaires à un conflit dit « de basse intensité », telle une lutte insurrectionnelle, privilégieront ce mode d'action.

Les implications de telles évolutions sont nombreuses. Pour n'en citer que quelques-unes, nous retiendrons que, de manière générale, elles soulignent la nécessité de garder à l'esprit la place des enjeux politiques et du facteur humain dans toute activité conflictuelle. Ceci se traduirait par exemple par le fait de ne pas favoriser la technologie militaire au détriment de la formation des unités, ou, dans le cadre d'une insurrection armée, de penser les modes de contre-insurrection conciliant notamment la satisfaction des besoins essentiels de la population et les impératifs de sécurisation du territoire et de rétablissement de l'autorité publique.

Corentin Brustlein*

* L'auteur tient à remercier Etienne de Durand pour sa relecture attentive et ses précieuses remarques.

(1) L'équipe, dirigée par Stephen D. Biddle, a bénéficié d'un accès privilégié aux sources de première main (entretiens avec des officiers américains, britanniques et irakiens, rapports des unités, etc.). Le rapport n'a pas été rendu public dans son intégralité à ce jour, mais une retranscription de la présentation que Stephen Biddle a faite devant l'Armed Services Committee de la Chambre des représentants est accessible sur internet. <http://armedservices.house.gov/openingstatementsandpressreleases/108thcongress/03-10-21biddle.html>

(2) Stephen D. Biddle, *Afghanistan and the Future of Warfare. Implications for Army and Defense Policy*, Carlisle, Strategic Studies Institute, 2002, 68 p.

(3) *Ibid.*, pp. 33-37. Un facteur supplémentaire peut être pris en compte afin de rendre compte de cette évolution tactique : le changement de posture des troupes des Taleban et d'Al-Qaida. En effet, celles-ci ont mis en œuvre, pour des raisons stratégiques et politiques, une défense statique aussi longtemps que cela leur était possible. Le chute de Mazar-i-Sharif et de Kaboul a abouti à abandonner ces positions statiques et à privilégier une stratégie de guérilla. Merci à Etienne de Durand pour son aide sur ce point.

(4) Stephen D. Biddle, « Operation Iraqi Freedom: Outside Perspectives », *Statement Before the Committee of Armed Services, U.S. House of Representatives*, 21 octobre 2003, <http://armedservices.house.gov/openingstatementsandpressreleases/108thcongress/03-10-21biddle.html>

(5) Williamson Murray, Robert H. Scales, Jr., *The Iraq War. A Military History*, Cambridge, Belknap Press/Harvard University Press, 2003, pp. 93-96.

(6) Voir dans Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Paris, Editions de Minuit, 1955, les pages consacrées aux trois actions réciproques, pp. 52-54. Se reporter également à la définition de la stratégie dans l'*Introduction à la stratégie* du général Beaufre, Paris, Pluriel, 1998 (1^{ère} éd. 1963), p. 34 : « l'art de la dialectique des volontés employant la force pour résoudre leur conflit ». Enfin, l'œuvre la plus aboutie d'Edward Luttwak demeure l'actualisation du *Paradoxe de la stratégie*, parue en 2002 sous le titre *Le grand livre de la stratégie, de la paix et de la guerre*, Paris, Odile Jacob, 2002, 400 p. (lire notamment le premier chapitre)

(7) Carl von Clausewitz, *De la guerre*, *op. cit.*, p. 54.

(8) Biddle, *Afghanistan and the Future of Warfare*, *op. cit.*, pp. 26-37.

(9) Général André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, *op. cit.*, pp. 145-164.

(10) Richard K. Betts, « The Soft Underbelly of American Primacy », *Political Science Quarterly*, vol. 117, n°1 (2002), p. 28.

(11) Voir une synthèse de ces débats dans Pascal Vennesson, « Renaissance ou obsolète ? La guerre aujourd'hui », *Revue Française de Science Politique*, Vol. 48, n°3-4, juin-août 1998, pp. 515-535.

(12) Avi Kober, « Has Battlefield Decision Become Obsolete ? The Commitment to the Achievement of Battlefield Decision Revisited », *Contemporary Security Policy*, vol. 22, n°2 (août 2001), pp. 96-120.